Document generated on 07/14/2025 3:25 a.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Nietzsche
La corruption : les temps d'automne d'un peuple !

Victor-Lévy Beaulieu

Volume 9, Number 1, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72995ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Beaulieu, V.-L. (2014). Review of [Nietzsche : la corruption : les temps d'automne d'un peuple !] *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *9*(1), 20–23.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

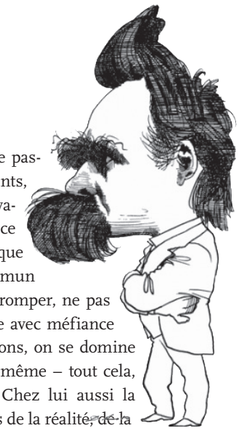
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Nietzsche
La corruption : les temps d'automne d'un peuple !

Extrait de 666 - *Nietzsche, dithyrambe beublique*, 1392 pages, à paraître aux Éditions Trois-Pistoles

par Victor-Lévy Beaulieu



CHÈRE SAMM,

L'aurore aux doigts de rose, si chère cette expression à l'*Odyssée* d'Homère. L'aurore, ce point dans l'espace-temps où les oiseaux se mettent à chanter et à danser. L'aurore, cette rupture avec la ténèbre qui ne sait pas se transformer en lumière noire. L'aurore, marque du renouveau possible, attendu, espéré. Que Nietzsche donne le titre *Aurore* à l'ouvrage qu'il fait paraître en 1881 est symbolique de son passage d'un état de conscience à un autre. Pourtant, ce n'est pas ce qu'il croyait quand il entreprit d'écrire son ouvrage, car, comme il le dit au commencement de sa préface, il ignorait ce qu'il découvrirait en l'écrivant : ça aurait pu devenir une nécrologie ou une oraison funèbre, tant il n'était pas certain d'être remonté du royaume des morts après les mois de maladies physiques et psychiques qui l'avaient exclu du monde réel – un véritable tour de force dont Nietzsche explique ainsi les tenants et les aboutissants :

> Ne croyez surtout pas que je vais vous engager à une semblable entreprise chanceuse, ou même seulement à une pareille solitude ! Car celui qui suit de tels chemins particuliers ne rencontre personne : cela tient aux chemins particuliers. Personne ne vient à son aide, il faut qu'il se tire tout seul de tous les dangers, de tous les hasards, de toutes les méchancetés, de tous les mauvais temps qui surviennent, car il a son chemin *à lui* – et comme de raison, son amertume, parfois son dépit, par exemple l'incapacité où se trouvent ses amis de deviner où il est, où il va, au point qu'ils se demanderont parfois : « Comment ? Est-ce là avancer ? A-t-il encore un chemin ? » – alors j'entrepris quelque chose qui ne pouvait être l'affaire de tout le monde : je descendis dans les profondeurs, je me mis à percer le fond, je commençai à examiner et à saper une vieille *confiance*, sur quoi, depuis quelques milliers d'années, nous autres philosophes, nous avons l'habitude de construire, comme sur le terrain le plus solide – de construire toujours à nouveau, quoique jusqu'à présent, chaque construction se soit effondrée : je commençai à saper notre *confiance en la moralité*.

Qu'est-ce donc que la moralité ? Rien d'autre, dit Nietzsche, que l'obéissance aux mœurs, quel que soit le genre de celles-ci ; et partout où les coutumes ne parlent pas, il n'y a pas de moralité ; et moins l'existence est déterminée par les coutumes, moins est grand le cercle de la moralité. L'homme libre est donc immoral puisque, en toutes choses, il veut dépendre de lui-même, ce qui est contraire aux lois du passé :

> Autrefois, l'éducation tout entière et les soins de la santé, le mariage, l'art médical, l'agriculture, la guerre, la parole et le silence, les rapports entre les hommes et les rapports avec les dieux appartenaient au domaine de la moralité : la moralité exigeait que l'on observât des prescriptions, sans penser à *soi-même* en tant qu'individu. Dans les temps primitifs, tout dépendait donc de l'usage, des mœurs, et celui qui voulait s'élever au-dessus des mœurs devait se faire législateur, guérisseur et quelque chose comme un demi-dieu : c'est-à-dire qu'il lui fallait *créer des mœurs* – chose épouvantable et fort dangereuse !

C'est parce que des individus ont voulu créer des mœurs que la société a inventé la punition. Mais on a fait pire que cela, au dire de Nietzsche, on a privé les événements purement fortuits de leur innocence « en se servant de ce maudit art d'interprétation par l'idée de punition, on a même poussé la folie jusqu'à inviter à voir dans l'existence elle-même une punition : on dirait, affirme Nietzsche, que c'est l'imagination extravagante des geôliers et des bourreaux qui a dirigé jusqu'à présent l'éducation de l'humanité. Résultat : ce refus de la société de mœurs nouvelles a poussé vers la folie l'individu à rompre le ban d'une coutume ou d'une superstition vénérée. Résultat encore :

> Tandis que de nos jours, on nous donne sans cesse à entendre que le génie possède, au lieu d'un grain de bon sens, un grain de folie, les hommes d'autrefois étaient bien plus près de l'idée que là où il y a de la folie, il y a aussi un grain de génie et de sagesse – quelque chose de *divin*, comme on se murmurait à l'oreille ; ou plutôt, on s'exprimait plus nettement : "Par la folie, les plus grands bienfaits ont été répandus sur la Grèce", disait Platon avec toute l'humanité antique. Avançons encore d'un pas : à tous ces hommes supérieurs poussés irrésistiblement à briser le joug d'une moralité quelconque et à proclamer des lois nouvelles, il ne resta pas autre chose à faire, *lorsqu'ils n'étaient pas véritablement fous*, que de le devenir ou de simuler la folie.

Tel ce Diogène se promenant dans les rues d'Athènes, d'une main tenant une lampe et de l'autre se masturbant, passant aux yeux de la population pour un égaré, et encourageant cette population à le penser avec encore plus de certitude en déclamant, en chantant et en dansant :

> Donnez-moi des délires et des convulsions, des heures de clarté et d'obscurité soudaines, effrayez-moi avec des frissons et des ardeurs que jamais mortel n'éprouva, entourez-moi de fracas et de fantômes ! Laissez-moi hurler et gémir et ramper comme une bête, pourvu que j'obtienne la foi en moi-même ! Le doute me dévore, j'ai tué la loi et j'ai pour la loi l'horreur des vivants pour un cadavre ! À moins d'être au-dessus de la loi, je suis le plus réprouvé d'entre les réprouvés ! L'esprit nouveau qui est en moi, d'où me vient-il s'il ne vient pas de vous ? Prouvez-moi donc que je vous appartiens ! La folie seule me le démontre !

Nietzsche connaît trop bien la civilisation grecque pour oublier sans intention comme il le fait le sort qu'on réservait à Athènes à ceux qui n'étaient pas fous ou refusaient de le simuler, et qui se montraient critiques par-devers le gouvernement de la Cité, sa politique et ses croyances : en 399 avant Jésus-Christ, Socrate est accusé « de mépriser les dieux, de corrompre le moral de la jeunesse à laquelle il enseignait à faire que la pire des raisons apparaisse comme la meilleure des raisons » et de remettre en cause par cela même les assises de la démocratie athénienne. Des plaignants le firent traduire en justice sous l'imputation d'impiété publique en rapport aux dieux et corruption de la jeunesse. L'un de ces plaignants, forcé à un long exil, en voulait à mort à Socrate parce que son fils l'avait abandonné pour suivre en pays étranger un philosophe. Cet homme eut la tête de Socrate même s'il était un ivrogne invétéré et d'une moralité plus que douteuse !

Quelle est l'origine de cette *moralité des mœurs* dont parle Nietzsche, et qui a marqué à ce point l'humanité qu'aucune civilisation, pas plus la grecque que la romaine, pas plus la France révolutionnaire que l'Allemagne en expansion, n'a pu s'en libérer vraiment ? Nietzsche répond : c'est à cause de l'instinct animal, ce que l'homme a été à l'origine, et qui est resté gravé si profond dans sa *mémoire lointaine*, qu'il marque toujours son existence, comme le fer rougi par le feu marque la peau à jamais :

> Les pratiques que l'on exige dans la société raffinée sont d'éviter avec précaution tout ce qui est ridicule, bizarre, prétentieux, de réfréner ses vertus tout aussi bien que ses désirs violents, de se montrer d'humeur égale, de se soumettre à des règles, de s'amoindrir – tout cela en tant que morale sociale se retrouve jusqu'à l'échelle la plus basse de l'espèce animale, et ce n'est qu'à ce degré inférieur que nous voyons les idées de derrière la tête de toutes ces aimables réglementations : on veut échapper à ses persécuteurs et être favorisé dans la chasse au butin.

C'est pourquoi, ajoute Nietzsche, les animaux apprennent-ils à se dominer et à se déguiser au point que certains d'entre eux parviennent à assimiler leur couleur à la couleur de leur entourage, à simuler la mort, à adopter les formes et les couleurs des autres animaux, ou encore l'aspect du sable, des feuilles, des lichens ou des éponges. L'humanité n'agit toujours pas autrement : elle se cache sous l'universalité du terme générique *homme* ou parmi la *société*, ou bien encore l'homme s'adapte et s'assimile aux princes, aux castes, aux partis, aux opinions de son temps ou de son entourage :

> À toutes ces façons subtiles de nous faire passer pour heureux, reconnaissants, puissants, amoureux, on trouvera facilement l'équivalent animal. Le sens de la vérité lui aussi, ce sens qui, au fond, n'est pas autre chose que le sens de la sécurité, l'homme l'a en commun avec l'animal : on ne veut pas se laisser tromper, ne pas se laisser égarer par soi-même, on écoute avec méfiance les encouragements de ses propres passions, on se domine et l'on demeure méfiant à l'égard de soi-même – tout cela, l'animal l'entend à l'égal de l'homme. Chez lui aussi la domination de soi tire son origine du sens de la réalité, de la sagesse. De même l'animal observe les effets qu'il exerce sur l'imagination des autres animaux, il apprend à faire ainsi un retour sur lui-même, à se considérer objectivement, lui aussi, à posséder, en une certaine mesure, la connaissance de soi. L'animal juge des mouvements de ses adversaires et de ses amis, il apprend par cœur leurs particularités : contre les individus d'une certaine espèce il renonce, une fois pour toutes, à la lutte, et de même il devine, à l'approche de certaines variétés d'animaux, les intentions de paix et de contrat !

On sent un brin de déplaisir par devers lui-même dans les propos de Nietzsche, mais il ne peut pas échapper à la logique qu'il a mise en place, de sorte qu'il lui faut bien avouer :

> Les origines de la justice, comme celles de la sagesse, de la modération, de la bravoure, en un mot de tout ce que nous désignons sous le nom de *vertus* socratiques, sont animales : ces vertus sont une conséquence de ces instincts qui enseignent à chercher la nourriture et à échapper aux ennemis. Si nous considérons donc que l'homme supérieur n'a fait que s'élever et s'affiner dans la *qualité* de sa nourriture et dans l'idée de ce qu'il considère comme opposé à sa nature, il ne sera pas interdit de qualifier d'animal le phénomène moral tout entier !

En mesurant toute chose, l'homme imagine que l'instinct qui le garde dans son animalité pourra se couper en plusieurs tranches et qu'ainsi il sera capable de le dominer, voire de le faire disparaître – d'où la raison d'être des religions, des lois et des usages, symboles de ce qu'on croit être le *réel*. Mais nous nous trouvons à mille milles et un mille de ce prétendu réel-là, puisque dans le fin fond des choses, l'homme n'est guère davantage qu'une araignée prisonnière de la toile qu'elle tisse. Si j'écrivais un livre, ça ne serait pas approprié, chère Samm, de faire usage d'une longue citation de Nietzsche, car il me faudrait agir selon l'usage, c'est-à-dire couper en plusieurs tranches le texte de Nietzsche pour intercaler ces chevilles en forme de coins qui feraient preuve de mon intelligence autant, sinon davantage, que de la sienne. En ne faisant que lire simplement, j'en suis dispensé. Aussi, voici donc ces mots de Nietzsche que j'aimerais chanter comme le ferait le musicien d'une sonate de Beethoven :

> Mon œil, qu'il soit perçant ou qu'il soit faible, ne voit qu'à une certaine distance. Je vis et j'agis dans cet espace, cette ligne d'horizon est ma plus proche destinée, grande ou petite, à laquelle je ne puis échapper. Autour de chaque être s'étend ainsi un cercle concentrique qui lui est

> particulier. De même notre oreille nous enferme dans un petit espace, de même notre sens du toucher. C'est d'après ces horizons, où nos sens enferment chacun de nous, comme dans les murs d'une prison, que nous mesurons le monde, en disant que telle chose est près, telle autre loin, telle chose grande, telle autre petite, telle chose dure et telle autre molle.
>
> Nous appelons *sensation* cette façon de mesurer – et tout cela est erreur en soi ! D'après le nombre des événements et des émotions qui sont, en moyenne, possibles pour nous, dans un espace de temps donné, on mesure sa vie, on la dit courte ou longue, riche ou pauvre, remplie ou vide. Et d'après la moyenne de la vie humaine, on mesure celle de tous les autres êtres – et tout cela, tout cela est erreur en soi ! Si nous avions un œil cent fois plus perçant pour les choses proches, l'homme nous semblerait énorme. On pourrait même imaginer des organes au moyen desquels l'homme nous apparaîtrait incommensurable ! D'autre part, certains organes pourraient être conformés de façon à réduire et à rétrécir des systèmes solaires tout entiers, pour les rendre pareils à une seule cellule. Et pour des êtres de l'ordre inverse, une seule cellule du corps humain pourrait apparaître dans sa construction, son mouvement et son harmonie, tel un système solaire.
>
> Les habitudes de nos sens nous ont enveloppés dans un tissu de sensations mensongères qui sont, à leur tour, la base de tous nos jugements et de notre *entendement*. Il n'y a absolument pas d'issue, pas d'échappatoire, pas de sentier détourné vers le monde réel. Nous sommes dans notre toile comme des araignées, et quoi que nous puissions y prendre, ce ne sera toujours que ce qui se *laissera* prendre à *notre* toile.

Les lois de la relativité restreinte et générale d'Einstein diront-elles autre chose ? La découverte des lois quantiques dira-t-elle autre chose ? Si on peut tout mesurer, l'immensément grand et l'immensément petit, quelque chose en eux ne restera-t-il pas toujours *immarquable* parce qu'*imprévisible*, donc inaccessible à la connaissance, le hasard qui intervient dans les choses proches et dans les choses lointaines rendant tout savoir aléatoire, pour ne pas dire éphémère ?

Chère Samm, si tu jettes, ne serait-ce qu'un coup d'œil aux journaux, si tu ne regardes que mollement la télévision ou n'écoutes que d'une oreille la radio, si tu as le courage de suivre, ne serait-ce que de très loin le déroulement de n'importe quelle campagne dite électorale, si tu portes attention aux discours que tiennent toutes ces femmes et tous ces hommes qui œuvrent dans ces organismes nationaux et internationaux d'aide, tu dois savoir comme moi que plus personne ne peut dire trois phrases d'affilée sans que le mot *compassion* n'apparaisse, symbole de ce bien que l'on promet apporter par-devers ceux qui souffrent. Je déteste ce mot tout autant que Nietzsche et pour les mêmes raisons : bien loin de diminuer la souffrance, la compassion ne fait que l'augmenter tout en l'inscrivant au cœur des lois morales, légitimant ainsi ce qui n'est qu'un sentiment, celui de la bonne conscience ; et la bonne conscience n'est pas *aidante* parce que, tout en ne réglant rien, elle mène directement à la *pitié*, ce phénomène moderne qui n'existait pas dans les souvenirs historiques lointains, comme le dit Nietzsche :

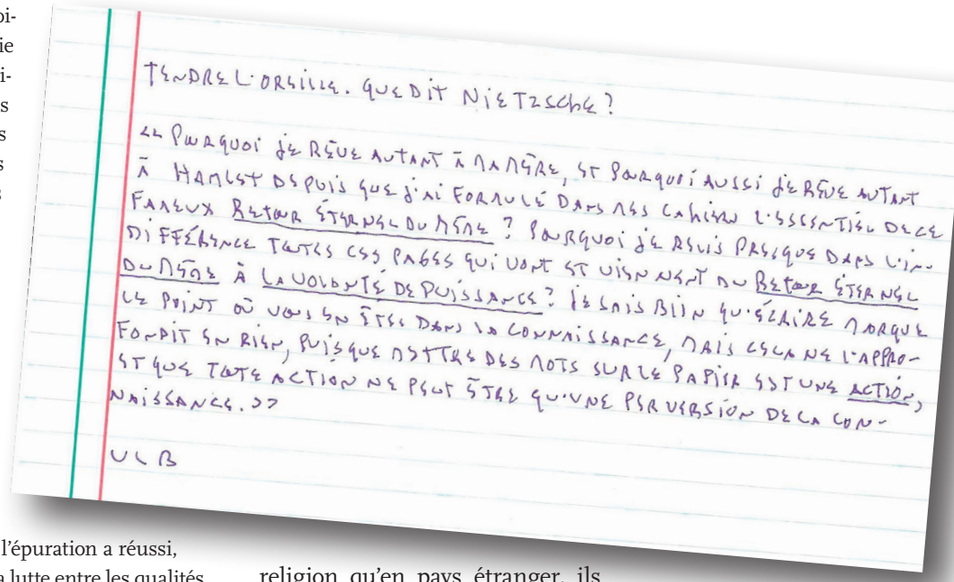
> Parmi les Sauvages, on songe avec une sainte terreur que l'on pourrait être plaint : ce serait la preuve que l'on est privé de toute vertu. Compatir équivaut à mépriser : on ne veut pas voir souffrir un être méprisable, cela ne procure aucune jouissance. Voir souffrir par contre un ennemi, que l'on considère comme son égal en fierté, mais que la torture ne fait pas abandonner son attitude, et, en général, voir souffrir tout être qui ne veut pas se décider à en appeler à la pitié, c'est-à-dire à l'humiliation la plus honteuse et la plus profonde, c'est là la jouissance des jouissances, l'âme du Sauvage s'y édifie jusqu'à l'*admiration*. Il finit par tuer un pareil brave lorsque cela est en son pouvoir et il lui rend, à lui *l'inflexible*, les derniers honneurs. S'il avait gémi, si son visage avait perdu son expression de froid dédain, s'il s'était montré digne de mépris, eh bien ! il aurait pu continuer à vivre comme un chien, il n'aurait plus excité la fierté du spectateur et la pitié aurait remplacé l'admiration.

Le mot *haine* n'existe pas dans les langues amérindiennes. Je ne l'ai pas trouvé dans aucun des dictionnaires, glossaires et lexiques que je collectionne depuis mon adolescence alors que je voulais écrire un roman sur un Malécite devenu itinérant dans le Grand Morial. Et si le mot *haine* n'existe pas dans les langues amérindiennes, la raison d'une telle absence est celle qu'en donne Nietzsche : la haine est aveugle, elle frappe le fort autant que le faible, elle est *indigne* entre égaux. Le plus beau symbole qui nous en est resté est celui de la *couverture*. Chez les Amérindiens, quand on faisait un prisonnier et qu'on le torturait sans qu'on ne puisse briser sa volonté, donc sa fierté, une femme de la tribu avait le pouvoir de jeter sur lui *sa couverture* pour en faire son compagnon. Le brave guerrier ainsi épargné devenait un membre à part entière de sa nouvelle famille, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs. Pas de haine, donc pas de pitié. Mais la reconnaissance de la fierté, cette fierté dont l'origine nous vient du latin et qui signifie *être sauvage*, expression dont le sens est *ce qui ne peut être apprivoisé*. C'est au nom de cette considération-là que les premiers explorateurs du continent américain ont qualifié de *sauvages* les tribus autochtones. C'était un hommage qu'ils leur rendaient et non pas l'expression de leur mépris – ce qui deviendra le cas quand, plus tard, on retournera l'expression contre les Amérindiens pour mieux les décimer en toute *bonne conscience*, pour mieux aussi s'approprier leur nature profonde, bien qu'en lui enlevant son sens premier, celui de la non-haine.

La cinématographie américaine contemporaine ne fait qu'exploiter le mythe sauvage que la société primitive étatsunienne a pourtant tué : les héros de guerre, les durs à cuire du monde interlope, les cow-boys de tous genres, à cheval ou en voiture, ne compatissent pas et ne veulent pas qu'on soit compatissants par-devers eux ; aussi subissent-ils les plus terrifiantes tortures sans jamais céder à ce qu'ils considèrent comme une lâcheté. Mais la partie la plus importante, celle qui donnait sa signification au mythe sauvage, a disparu : le héros du cinéma américain porte la haine de l'autre en lui, il en a un profond mépris. Si le téléspectateur ne semble pas s'en rendre compte, même s'il a affaire au plus pourri des hommes, c'est par compassion, d'abord pour lui-même : le téléspectateur sait que, contrairement aux héros dont on lui raconte la vie, il céderait sous la torture, voire sous la simple intimidation, quitte à trahir ce qu'il considère pourtant comme sacré, sa famille, ses amis, sa société, son pays. Voilà pourquoi aussi le citoyen dit ordinaire paraît être aussi généreux quand une catastrophe secoue le monde : sa compassion n'est que la face cachée de la culpabilité et de la honte qu'il éprouve à ne plus pouvoir être autrement que ce qu'il est, une *indifférence apprivoisée*, indifférence apprivoisée qu'il retrouve d'ailleurs aussitôt ses quelques dollars envoyés aux victimes de la catastrophe, ce qui fait dire à Nietzsche :

> Si nous nous laissons assombrir par la misère et les souffrances des autres mortels et si nous couvrons de nuages notre propre ciel, qui donc portera les conséquences d'un tel assombrissement ? Certainement les autres mortels, et ce sera un poids à ajouter à leurs autres charges. Nous ne pouvons être pour eux ni *secourables*, ni *réconfortants*, si nous voulons être l'écho de leur misère, et aussi si nous voulons sans cesse prêter l'oreille à cette misère, à moins que nous n'apprenions l'art des Olympiens et que nous ne cherchions dorénavant à nous *édifier* du malheur des hommes au lieu d'en être malheureux.

C'est évidemment l'état de misère qui engendre la souffrance et le malheur. Nietzsche a la conviction que l'état de misère ne fera que s'aggraver avec le temps à cause de la surpopulation et du déséquilibre démographique qui s'instaurera entre les Cités et le monde rural. L'état de misère étant insoluble, que propose Nietzsche ? Ce qu'il appelle l'*essaimage*, soit le déplacement d'un grand nombre d'Européens vers de nouvelles contrées, car délestés de leur surplus humains misérables, les pays européens pourraient ainsi *se purifier* pour donner naissance à une seule race, l'occidentale. Nietzsche, s'il admet qu'il n'existe pas de races *pures*, croit toutefois en l'existence de races *épurées*, bien qu'il avoue là aussi qu'elles ne peuvent pas être nombreuses :


TENDRE L'OREILLE. QUE DIT NIETZSCHE ?

« POURQUOI JE RÊVE AUTANT À MA MÈRE, ET POURQUOI AUSSI JE RÊVE AUTANT À HAMLET DEPUIS QUE J'AI FORMULÉ DANS MES CAHIERS L'ESSENTIEL DE CE FAMEUX RETOUR ÉTRANGE DU MÊME ? POURQUOI JE RÊVE PRESQUE DANS LIRE DIFFÉRENCE TOUTES CES PAGES QUI VONT ET VIENNENT DU RETOUR ÉTRANGE DU MÊME À LA VOLONTÉ DE PUISSANCE ? JE SAIS BIEN QU'ÉCRIRE MARQUE LE POINT OÙ VOUS EN ÊTES DANS LA CONNAISSANCE, MAIS CELA NE L'APPROFONDIT EN RIEN, PUISQUE METTRE DES MOTS SUR LE PAPIER EST UNE ACTION, ET QUE TOUTE ACTION NE PEUT ÊTRE QU'UNE PERVERSION DE LA CONNAISSANCE. »

UCB

Ce qu'il y a de plus répandu, ce sont les races croisées chez lesquelles, à côté des défauts d'harmonie dans les formes corporelles, se trouvent nécessairement toujours des défauts d'harmonie dans les habitudes et les appréciations. Les races croisées produisent toujours, en même temps que des cultures croisées, des moralités croisées : elles sont généralement plus méchantes, plus cruelles, plus inquiètes. La pureté est le dernier résultat d'innombrables assimilations, d'absorptions et d'éliminations, et le progrès vers la pureté se montre en cela que la force présente dans une race se *restreint*, de plus en plus, à quelques fonctions choisies, tandis que précédemment elle avait à accomplir, trop souvent, trop de choses contradictoires. Une telle restriction aura toujours des apparences d'*appauvrissement* et il ne faut la juger qu'avec prudence et modération. Mais enfin, lorsque le processus de l'épuration a réussi, toutes les forces, qui autrefois se perdaient dans la lutte entre les qualités sans harmonie, se trouvent à la disposition de l'ensemble de l'organisme. C'est pourquoi les races épurées sont toujours devenues plus *fortes* et plus *belles*. Les Grecs nous présentent le modèle d'une race et d'une culture ainsi épurées ; et il faut espérer que la création d'une race et d'une culture européennes pures réussira également un jour.

Ainsi que je l'ai déjà souligné, le monde selon Nietzsche se limite à l'Europe. Croit-il que les Chinois et les Japonais, pour ne citer que ces deux exemples, sont des races épurées, voire pures ? Croit-il que les Égyptiens du temps des pharaons étaient une race épurée, voire pure ? Il n'en dira jamais rien, son intérêt pour l'Asie et l'Orient se limitant aux quelques philosophes que certains de ses amis lui suggéreront de lire, ce qu'il fera sans en retirer cette substantifique mœlle qui aurait pu, sans doute, orienter autrement son discours au fond très luthérien : la foi nouvelle de la Réforme fait de ses adeptes les partisans d'une religion qui élimine les intermédiaires entre Dieu et le véritable chrétien, tous ces parasites qui colonisent l'Église de Rome, lui sucent son sang et la corrompent. Nietzsche ne fait que transposer politiquement les idées de Luther : en déplaçant ailleurs les pauvres de corps et d'esprit, on élimine les intermédiaires qui ne sont pas utiles à la société, parce qu'ils la parasitent économiquement et culturellement, ce qui ne peut que l'affaiblir et la corrompre dans ce qu'elle doit avoir de plus ferme, pour ne pas dire de plus intraitable : son corps et son esprit.

S'il prône l'épuration des races européennes pour que de cette action naisse la race pure, par l'essaimage forcé du trop-plein de la population misérable, Nietzsche n'envisage pas cette solution au problème juif. Il se fait plutôt l'apôtre de leur assimilation volontaire à la grande bourgeoisie européenne :

> Les Juifs sont si sûrs de leur souplesse intellectuelle et de leur savoir-faire que jamais, même dans les situations les plus pénibles, ils n'ont besoin de gagner leur pain avec la force physique, comme travailleurs grossiers, portefaix, esclaves d'agriculture. On voit encore à leurs manières qu'on ne leur a jamais mis dans l'âme des sentiments chevaleresques et nobles, et de belles armures autour du corps : quelque chose d'indiscret alterne avec une soumission souvent tendre, presque toujours pénible. Mais maintenant qu'ils s'apparentent nécessairement, d'année en année, avec la meilleure noblesse de l'Europe, ils auront bientôt fait un héritage considérable dans les bonnes manières de l'esprit et du corps, en sorte que dans cent ans, ils auront un aspect assez noble pour ne pas provoquer la *honte* en tant que maîtres, chez ceux qui leur seront soumis – et c'est là ce qui importe !

Le projet de Nietzsche par-devers les Juifs présente une première faille, celle de l'absence de ces *souvenirs historiques lointains* qui ont façonné le corps et l'esprit juif. Tandis que Moïse, du haut de sa montagne, entre en convulsion et découvre ainsi les Tables de la loi judaïque, son peuple édifie un veau d'or, symbole de la cupidité. Nietzsche ignore aussi ou feint d'ignorer que c'est au nom de leur religion qu'en pays étranger, ils ne cultivaient pas la terre considérée comme impure à leurs yeux. Il ignore encore ou feint d'ignorer qu'ils ont d'abord eu toute la liberté de devenir usuriers, puis banquiers, recevant même pour le faire la bénédiction de l'Église de Rome. Leur richesse grandissante leur a permis d'instruire les meilleurs d'entre eux, d'en faire de redoutables philosophes et de grands scientifiques. Là où le bât s'est mis à blesser, c'est lorsque les petites gens de l'Europe, incapables de rembourser leurs dettes aux usuriers juifs, se mirent à les détester au point d'en faire les boucs émissaires de tous leurs malheurs.

C'est parce qu'il ne prend pas en compte ces souvenirs historiques lointains que Nietzsche croit qu'en devenant membres de la grande bourgeoisie, en moulant leurs corps et leurs esprits à l'identité européenne, les Juifs pourront influer sur celle-ci et en arriver même « à déterminer ce qui doit distinguer », car les Juifs seront alors « les inventeurs et les indicateurs des Européens et ils n'offenseront plus la pudeur de ceux-ci ».

Le projet de Nietzsche par-devers les Juifs est paradoxal comme pour beaucoup d'autres sujets qu'il traite : on méprise les Juifs parce qu'ils font *honte* à l'Occident ; mais parce qu'ils sont aussi d'une race supérieure, ils n'ont qu'à apprendre la *pudeur* pour que les peuples européens acceptent sans rougir d'être intellectuellement et financièrement dominés par eux. Nietzsche ne voit pas que si son utopie se réalisait, la *honte* de l'Occident pour les Juifs deviendrait la *honte* de l'Europe pour elle-même et que la *pudeur* apprise par les Juifs forceraient les Européens à l'extrême *impudeur*. Voilà le paradoxe : Nietzsche, qui aime se voir au-dessus de toute morale, fait d'un problème politique une histoire de morale. Or, la morale est à l'opposé du politique qui, par essence, est immoral, voire amoral, comme Nietzsche le soutiendra dans *Le Gai Savoir* en analysant le cas de Napoléon qui est la mesure extrême de ce qu'est le pouvoir – cette jouissance du *ça* se situant au-delà du bien et du mal :

> J'ai le droit de répondre à toutes vos plaintes, disait Napoléon, par un éternel moi ; je suis à part de tout le monde, je n'accepte les conditions de personne. Vous devez vous soumettre à toutes mes fantaisies, et trouver tout simple que je me donne de pareilles distractions !

Dans son essence, le *vrai* pouvoir est totalitaire et est intimement lié à la corruption :

> Les époques de corruption, dit Nietzsche, sont celles où les pommes tombent des arbres. Je veux dire : les individus, ceux qui portent la semence de l'avenir, les promoteurs de la colonisation intellectuelle et de la formation nouvelle des liens de l'État et de la société, ne peuvent y échapper. *Corruption* : ce n'est là qu'un terme injurieux pour *les temps d'automne* d'un peuple !

(*666 - Nietzsche, dithyrambe beublique*, 1392 pages, à paraître aux Éditions Trois-Pistoles)